

Un carré de dames

© 2007 ALNA éditeur
24 bis rue de Norvège - 17000 La Rochelle
www.alna-editeur.com

I S B N : 2-84959-115-7

Conception graphique de la couverture
Texte de 4° de couverture
Christine Ferragut Y Quetglos

Serge Sándor

Un carré de dames

(monologues)

ALNA éditeur

Du même auteur :

Pied à terre, éd. du Laquet, 2002

Pygmées, éd. Crater, 1998

Poésies, éd. Vagabondages, 1979

En fonction du lieu de création, chaque monologue peut être adapté pour faire en sorte que disparaisse le personnage du barman.

Ces quatre monologues de femmes que j'ai créés dans les bars ou théâtres en France

ont été joués par :

Valérie Leboutte, Martine Thinières, Nathalie Villeneuve, Mariamne Merlo, Lila Redouane.

et à Cuba et au Mexique, en langue espagnole par :

Mariana Gaja, Broselianda Hernández, Katia Caso et Reina Cueto.

Je remercie mes inspiratrices, les femmes, d'ici ou d'ailleurs.

S.S.

Ceux qui n'ont pas d'amour habitent les cafés

Louis Aragon

GUEULE DE MARIÉE

Aline, une mariée : femme d'une trentaine d'années...
(pour une actrice de vingt à trente-cinq ans)

Elle vient d'une petite ville de province, elle porte sa robe de mariée.

L'action se passe de préférence dans un café devant des clients attablés ou au bar.

La Mariée arrive, essoufflée et semble un peu sur les nerfs.

... Bon, ça va !... Vous n'avez jamais vu une mariée ?... Vous pouvez continuer à trinquer sans moi, tranquilles. Moi, je n'existe pas, en tout cas pas ce soir et encore moins pour vous... Parlez entre vous ! Allez parlez, discutez comme il y a cinq minutes, oubliez-moi ! C'est clair ?... Faites votre vie, bouffez, buvez comme si de rien n'était, comme tous les jours bouffez, remplissez-vous parce qu'il y a plus choquant pour s'arrêter de boire ou de manger qu'une femme en robe de mariée dans un rade pourri ! Alors pas de raison de vous bloquer en chemin ! Un mec qui fait la manche et qui n'a pas de quoi se mettre un croûton dans la panse, il ne vous empêche pas de boire ou de bouffer, alors moi qui ne vous demande rien

d'autre que de vous détourner de moi, je ne dois en rien empêcher votre vie de continuer à se la couler douce dans vos verres à moitié pleins, non ?... Chacun de son côté on continue comme avant. (*Un temps.*) Nom de Dieu vous allez les dégrafer vos regards de ma belle robe blanche !... En fait presque blanche. Je l'ai salie, d'ailleurs dès qu'on est en blanc, on se salit, je veux dire qu'en blanc ça se voit tout de suite qu'on a sali un petit coin qui était encore blanc peu de temps auparavant. Si j'ai un regret c'est de ne pas savoir garder un vêtement plus d'une heure sans le dégueulasser surtout s'il est chic et blanc. « Et comme Momo lave plus blanc que blanc »... en fait ça ne me fait pas rire.

J'ai tellement eu de bonheur à l'enfiler cette robe que maintenant qu'elle est un peu crade, j'ai l'impression que moi aussi je le suis un peu plus, de l'intérieur. Ce n'est pas que je sois blanche comme la colombe, mais je me sens noircie, salie, salope. « Et quand Bamba broie du noir »... ça ne me fait pas rire, non plus !

(*En montrant sa robe.*) C'est moi qui l'ai choisie, par contre moi, je ne me suis pas choisie, d'ailleurs personne ne se choisit. Quel dommage ! Si vous saviez combien j'ai aimé cette robe, quand je l'essayais elle épousait mon corps, rien que mon corps, rencontre magique entre les objets vivants et les hommes et quand j'entends dire qu'une robe ça ne vit pas, alors que certaines se moulent quand d'autres se plissent, je rigole de l'ignorance des gens qui savent tout. C'était unique ! C'est vrai aussi que j'avais tout choisi, le tissu, la coupe, le couturier, un grand couturier, un bon copain, bourgeoisie oblige. D'ailleurs il était là quand ça s'est passé ou plutôt quand ça ne s'est pas passé. Le grand moment du « oui » qui ne s'est pas passé ou disons du "non" qui lui s'est passé, passé mal, mais passé.

Mon premier référendum perso devant un curé, une assemblée de copains, de jaloux, de ragoteuses de deuxième génération, de pique-assiettes qui me sortent par le trou du cul et lui aussi. Je n'allais évidemment pas l'oublier le jeune et beau marié,

Paul le tombeur de ces dames, comment l'oublier ce héros déchu d'un mauvais film à gros budget où l'actrice principale se barre avant le fatal « coupez ! » ? Parce qu'ils ont mis le paquet pour la cérémonie. Normal, en province, tous, des notables au petit peuple doivent savoir qu'ils y ont mis un paquet de fric, ils doivent être impressionnés sinon tu es définitivement vu comme un petit provincial sans envergure, à oublier et à enterrer sans pompes. Même le gros radin du coin, ce jour-là doit apparaître généreux, alors quand il a trois enfants, il préfère se faire trois infarctus plutôt que de paraître ce qu'il est, un fichu pingre ! Et c'est comme cela de Limoges à Perpignan en passant par le Havre, Cannes, Tourcoing, Toulouse, Bastia, Sochaux, Peugeot, etc., etc.

Eh oui, comment l'oublier le héros déçu, déchu, l'homme, disons « le jeune homme » le plus courtisé de la ville ? Inoubliable dans son smoking blanc cassé !

On dit toujours qu'ils sont beaux les mariés comme si le fait d'être en sapes d'apparat transformait le genre humain. C'est comme les bébés, ils sont toujours beaux mais quand tu te balades dans les wagons du TGV ou dans n'importe quel endroit où il y a de la foule tu te demandes si le genre humain ne devrait pas plus souvent se vêtir en cérémonie ou en layette ou alors rester bébé à vie. Dire que ces petites choses peuvent devenir des monstres ! Parce que la beauté, moi je ne suis pas contre, même si elle se multiplie je ne trouve pas cela dérangeant, plus il y en aurait plus je prendrais les transports en commun rien que pour me détendre. Attention, attention, la beauté n'a rien avoir avec l'esthétisme, c'est avant tout la tendresse qu'elle porte en elle qui la comble et la fait rayonner, sinon elle ne serait qu'une rose séchée sans épines. Un wagon dans le métro bourré de gens qui rient ou qui sourient, ça devient tout de suite beau, mais malheureusement le plus souvent les passagers préfèrent se laisser bercer par « le ronronronron » des trains, certainement pour moins s'entendre. Dommage ! Moi, je préfère la musique ! Toutes les

musiques !.... Pas vous ?... *(Elle chante.)*

Alors en attendant, j'en reviens au silence. Le curé, le public, tous attentifs à ce long et lourd silence, trop long silence qu'ils ont fini malgré eux par partager. Ils s'en seraient bien passés de ce gros trou noir plein de vide et vidé de son espérance à la tombée du « non » qui les a tous absorbés. Eh oui, j'ai dit non, je crois... ça a rebondi dans l'église comme un coup de canon en écho, « non, non, non, non... » tous bouche bée, ça a vraiment duré longtemps, plus qu'un bout de vie, deux bouts de vie, trois peut-être, longtemps quoi ! De toute manière sur la quantité il y en a tant qui me sortent par les yeux et si peu qui ont pénétré mon coeur, alors... On ne peut pas aimer tout le monde, n'est-ce pas ? Et puis on ne peut pas connaître tout le monde non plus. Mais eux, c'est comme si j'avais écrit ma biographie, tous connaissent ma vie sur le bout de leur langue fourchue, ils m'ont fait une réputation, genre sacrée et définitive. Je leur apprendrai moi, à ne pas être déçus par la réputation qu'ils m'ont faite cette bande sans chef, sans tête, juste quelques petites queues frustrées rangées poliment dans leur pantalon et comme ils ne la font pas parler, ce ne sont pas des dresseurs de queue alors ils parlent de moi, ils ont beaucoup parlé de moi et quand on parle des gens qu'est-ce qu'on dit, hein ?... Eh bien on dit du mal !

Ce n'est pas fini pour eux, maintenant ils vont pouvoir se rassasier et s'ils n'ouvrent pas souvent leur braguette la bite amoureuse, je sens qu'ils vont au moins gonfler les ventes du journal local pour se jeter sur la rubrique faits divers qui fait battre le coeur des fêlés de l'ennui. En gros titre : La Mariée Sauteuse a dit Non ! Un titre tout trouvé !... « Sauteuse » c'était mon surnom dès la maternelle. Mon vrai nom c'est « Sauteur, Aline Sauteur ». Excusez-moi, je ne me suis même pas présentée, Aline Sauteur, enchantée... *(Elle serre la main de quelques personnes pour se présenter, puis reprend.)* « Sauteur », le jeu de mot était offert même aux plus bêtes

avec accent circonflexe sur analphabètes et ça, ça colle et au-delà de l'école, indéboulonnable le surnom sauf peut-être après mariage. Finalement dans « Sauteuse » on voit ce qu'on veut, moi ça me renvoie de belles images, des kangourous, des cerfs, des rivières, des corps qui jaillissent, bondissent, de l'herbe, des chants d'oiseaux...

En tout cas moi, je ne suis pas venue pour leur faire plaisir à ces étrangers familiers qui viennent se divertir au grand mariage de la « Belle et du Beau », qui tutoient le cousin de la cousine nouvelle qui rentre dans le clan de la famille, de la famille du copain de ma mère et du frère du fils de l'avocat, donc par voie de conséquence, de l'avocat lui-même en chair et en os... Pour eux tous, je n'ai aucun regret, je me sens déjà beaucoup mieux, bien, presque...

Faut dire que si j'avais regardé toutes les gueules, pas suffisamment en cérémonie pour cacher leur sales gueules, eh bien j'aurais fui encore plus vite parce que j'aurais eu tendance à développer ma haine, mon mépris, indifférence... tout ce qu'ils provoquent en moi, et je ne m'aime pas quand je suis comme ça ! N'empêche que je sais aussi aimer, aimer l'autre, oui, parce que pour en arriver à côtoyer Dieu tout en blanc ne serait-ce qu'un instant et devant ses yeux qu'on ne voit jamais, déclarer qu'on aime son mec, qu'on aime baiser avec lui plus qu'avec un autre, eh bien faut vraiment que j'aime pour en arriver là, car en fait jamais personne avant Paul n'était parvenu à me faire entrer dans une église. Ah si une fois ! Maman à Rome ! Oui, mais à Rome ça se pardonne, l'église on s'en tape, c'est les fresques qui attirent et par hasard elles sont là, ça se supporte sans problème, on est dans la peinture plus que dans l'église et comme on n'arrête pas de se tordre le cou pour admirer, eh bien ça finit par vous tourner la tête. J'adore que la tête me tourne, pas vous ?

Je vais boire un coup. (*Elle s'adresse au barman.*) Tequila, non vodka, oh puis comme vous voulez à partir du moment où

ça se termine par « a ». J'ai un faible pour cette terminaison, mais je déteste qu'on l'utilise pour amputer un nom, le rendre branché comme « cata » pour « catastrophe » alors qu'il existe « Bérézina » qui est si joli ! Moi, par exemple « barracuda » ça me fait rêver. « Cuba » tout de suite ça me donne soif et envie d'en savoir plus, de la toucher, d'y rester, respirer, danser... « Rasta » on le dit c'est déjà une petite goutte de soleil, c'est comme Sandra, on la voit comme on l'entend. Et quel fossé entre Anne et Anna, entre Cathy et Katia, entre pape et papa, entre babe et baba !... J'aime bien ce « a ». (*En regardant son ventre.*) Et si un jour elle vient, pourquoi pas ? Et qu'elle entre dans mon ventre, elle sera condamnée à porter un prénom, finale en « a ». En plus j'ai le choix : Sonia, Tania, Léa, Matilda, Esperanza, Sylvia, Josefa, Fernanda, Maria, Maïka, Indira, Cecilia... Bon, si c'est un mec, je verrai plus tard !... (*Elle boit. En débit rapide comme après un interrogatoire.*) Oui, c'est vrai je n'ai pas dit oui, mais je n'ai pas dit non, non plus. En tout cas, je ne crois pas, même s'ils l'ont entendu. Oui, je devais dire oui, mais non je n'ai pas pu dire oui. Oui, je pouvais dire non ! Oui, d'abord, j'ai pensé oui comme tout le monde, normal et puis non, nom de dieu j'ai le choix, et à la dernière seconde je l'ai pensé ce non. Oui ! Alors j'ai dû murmurer non, oui j'ai dû dire non parce qu'il s'est sacrament retourné sur ses talons le Paul, mais moi je n'ai rien entendu de ce non. D'abord on s'en fout, ne pas dire c'est dire non dans ce genre de situation. En tout cas lui qui était à côté de moi - celui à qui j'ai fait l'amour dans tous les coins et recoins de son corps, dont je connaissais jusqu'au poids des couilles, leur rondeur, leur tendresse qui coinçaient savamment l'objet du plaisir qu'on finit à force de caresses par reconnaître à son visage au dessus du col roulé parmi des milliers d'autres cyclopes - eh bien d'un coup, mon petit Paul que je croyais connaître un peu, se transformait en un couteau rouillé bien aiguisé, je le sentais s'approcher comme une menace. Il tentait

de me resserrer les cuisses tandis que mes pieds s'écartaient, je le sentais me bâillonner le corps, me boucher les yeux, me serrer le cou, me tamponner le sexe, jusqu'à l'éteindre pour ne devenir qu'un seul organe provisoire, ne devenir qu'une grosse oreille, certes provisoire, mais dans laquelle je l'entendais dans mon entonnoir qui résonnait, je l'entendais qui me disait la bouche pincée (*Elle l'imite.*) type "je suis détendu tout va bien..."

- Alors qu'est-ce que tu attends ? Vas-y tout le monde attend ! S'il m'avait simplement dit : « Mon amour, quelque chose ne va pas ? » Le monde aurait basculé et mon destin avec. J'aurais été une femme pour lui, je ne l'aurais pas déçu, je l'aurais comblé, je l'aurais regardé grandir, j'aurais tout fait pour qu'il pousse plus haut, plus fort, je n'aurais regardé les autres hommes dans la rue que comme de jolis tableaux évadés du musée, sans désir, sans envie, juste les contempler pour préserver celui qui me vit tous les jours, lui. Tout à coup lointain. Parce que le destin s'est fait coquin et au détour d'un oui programmé, il a craché un non imprévu. C'était cela les longs moments de silence, ça me revient.

Une autre boisson en « a » s'il vous plaît... Oui, en « a » ! (*Elle boit.*)

... Moi je pensais, je m'en fous de tout le monde, mais rien ne sortait de ma bouche tellement j'étouffais entre ses grosses jambes, ses bras et ses mains qui sortaient de partout sans se faire voir. Une pieuvre c'est vraiment dégueulasse mais des mains qui vous tâtent de toute part, c'est pire qu'une pieuvre qui s'insinue dans votre corps sans autorisation.

(*Elle l'imite.*) Et il continuait bouche encore pincée, type « je suis détendu tout va bien !... »

- Alors, tu dis oui !

Et ça résonnait dans mon corps qui n'était plus qu'une grosse oreille vu qu'il avait condamné le reste de mon corps entre ses mains, ses bras, ses cuisses et tout ce qui pouvait bouger de

son corps à lui. Quelle étreinte ! En camisole je n'entendais qu'une seule voix qui descendait, remontait en écho dans mon tympan, j'étais toute gonflée de sa voix dans mon oreille interne. J'ai pensé O.R.L., j'ai pensé crier, j'ai pensé au secours et puis je n'ai plus pensé.

(Elle l'imité.) Et il continuait bouche presque plus pincée, type « je suis détendu tout va bien !... »

- Alors dis oui, tu dis oui, espèce de... !

Je ne me souviens plus très bien quelle espèce. Espèce de quoi ? De conne ? De salope ? De pute ? De pouffiasse ? De cloche ? D'idiote ?... Non, non ça c'était trop léger, ça devait naviguer entre la petite salope et la grosse conne ou la grosse salope et la petite conne. Et dans ma bouche, j'étouffais mes insultes car ses mains continuaient à vaquer partout et je pensais tout fort sans qu'il entende « espèce de con toi-même ! Oui de gros con ! »

... Silence dans la cathédrale, scandale dans les chaumières ! J'avais bien raison de penser que c'était une « espèce de con », « de vrai con » je veux dire, car en cet instant la pieuvre se révélait avec toutes ses tentacules, durant ce court instant presque infini, elle se révélait n'être qu'une espèce de vrai con camouflé dans un mec relativement bien avec qui j'ai quand même baisé plus de trois ans. *(Elle compte vite.)* ... Soit trois ans égale... mille deux cents... pour quatre cents... moins... trois fois trente-cinq soit cent-cinq, mille deux cents moins cent-cinq égale mille quatre-vingt quinze ... disons un jour sur deux si on retire les quatre-vingt quinze jours de règles et d'absence... ça fait donc cinq cents fois ! Incroyable ! Je n'avais jamais compté. Cinq cents fois on s'est mis l'un sur l'autre sans compter les doublettes et triplettes et autres exploits, cinq cents fois l'un dans l'autre !... Cinq cents ! Deux fois deux cent cinquante, c'est drôlement vachement ! J'adore le calcul mental. Je tombe pile sur cinq cents. Soit seulement trois fois et demie... cent soixante-dix... cent cinquante... non,

cent soixante-six, cent soixante-six virgule six, six, six... Oh non ! Soit trois fois le nombre des invités si on compte les petits qui font des chiffres à virgule sans fin.

Parce que, ensuite, tout s'est désagrégé dans cette foule de cent soixante-six personnes virgule six, six, six... toutes les images fixes se sont mises à bouger dans tous les sens, les chuchotements devenaient une sorte de brouhaha, Paul se ballottait d'est en ouest, les bancs de l'église grinçaient comme s'ils se déplaçaient tout seuls, genre spiritisme, la confusion envahissait les lieux, maman était tout près, une masse s'agglutinait autour de nous avec des visages stupéfaits comme s'ils avaient vu la vierge mais là ils voyaient la pute, sauf maman qui pleurait. Je ne sais pourquoi, alors que jusque-là ma longue solitude ne lui avait jamais arraché la moindre larme. Et puis il y a eu le beau-père tout en sueur, mouchoir en main, toujours prêt à s'éponger, qui courait du curé jusqu'à moi et Paul qui reprenait en écho chaque fin de phrase de son père et qui acquiesçait « Oui papa, bien sûr papa... » ; un vrai bordel dans cette église, personne ne respectait rien, ni l'autel envahi, ni le curé submergé, ni moi engloutie et encore moins l'orgue qui se noyait dans tout ce vacarme. Le cent mètres, je le courais avant en moins de douze secondes. Pour franchir le porche jusqu'à la voiture il ne devait y avoir pas plus de cent mètres... et en dix secondes j'avais disparu, mais depuis la nef. Je mesurerais bien la distance de la nef au parking car qui sait, malgré les années et les clopes, qui sait j'ai peut-être fait des progrès ?

J'étais en route, tous sur le parvis me faisaient de grands signes. (*Elle les imite.*) « Reviens Aline, ma petite fille reviens je t'en prie, come backkkk... » Paul moins sportif que les autres tentait de courir après moi une dernière fois, mais le combat était injuste, douze chevaux contre un seul homme. Là, il faut lui pardonner de s'être si vite essoufflé alors que j'ai toujours eu du mal à lui pardonner sa fatigue précoce lors de

nos balades en montagne. Il n'a que vingt-huit ans, un mètre quatre-vingt quatre, il ne fume pas, il se fait le muscle une ou deux fois par semaine au club local « Force et Santé » et pourtant il se traîne en montagne derrière une jeune fille qui elle, clope et qui malgré moult et moult conseils dont remontrances n'est jamais allée se faire faire le muscle devant les miroirs du club... ça m'a évité de voir en plusieurs exemplaires ces transpirants et transpirantes, sourire oblige qui, sous la douleur se gonflent à faire péter leurs veines. Si une fois ça pouvait leur péter en pleine gueule !... On lirait en gros titre dans le journal local « Explosion d'aortes dans le gymnase Force et Santé, les pompiers couverts de sang n'ont toujours pas trouvé la fuite, six morts et quinze blessés sans vie... une enquête est ouverte. » (*Elle rit.*)

... Bon, je me bois un dernier petit verre et je me rentre. (*Au barman.*) Boisson en « a » s'il vous plaît !... (*Elle boit.*)

En fait, j'aime bien ces troquets, surtout en hiver quand la fumée se mélange aux odeurs du café, du vin, ça réchauffe un peu même s'ils sont souvent mal chauffés. Ce que j'aime moins c'est ces miroirs comme au gymnase. On les retrouve souvent dans ces lieux pour les faire paraître plus grands. Il n'y a pas de honte à être petit si on est bien né, et puis quand on triche avec des talons ou des miroirs tôt ou tard on finit par s'en apercevoir et on est forcément déçu.

Merde j'y pense d'un coup je n'ai pas un rond sur moi ! C'est vrai, une mariée ou « une qui allait se marier » c'est pareil, elle n'a jamais d'argent sur elle, ni carte de crédit, ni rien. Elle est prise en charge du début à la fin, pas de sac, pas de poche ! Je n'ai même pas pris ma montre ! Non, je dis cela parce que je vais devoir payer ce que j'ai bu et puis prendre un taxi. En métro je risque de me faire remarquer et puis de toute façon je n'ai même pas de quoi m'acheter un ticket. Et puis il va falloir que je trouve un hôtel... Oh, je suis distraite ! Ben oui, j'ai ma voiture bien sûr ! Je suis venue en voiture, c'est ma petite

voiture à moi d'ailleurs, douze chevaux, mais je n'ai toujours pas un rond pour autant...

Dire que j'ai là une jarretière qui vaut dans les dix mille euros sur le lieu du mariage et ici que dalle... enfin, presque.

Dites, il n'y aurait pas quelqu'un pour me la racheter à un bon prix ? Je passe de dix mille euros à cinquante disons cent à cause de l'hôtel. Il faut bien que je dorme quelque part cette nuit. Cent euros la jarretière c'est une affaire, non ? En plus elle est dédiée à mon nom, mon petit nom de jeune fille, Aline Sauteur ! Je peux ajouter « Sauteuse » si vous voulez. Alors qui y va pour cette affaire ? Cela vous fait gagner dix mille moins cent égale... neuf mille neuf cents soit un gain de neuf mille neuf cents euros pour un investissement de cent comme cela dans la seconde, même à la Bourse vous ne trouvez pas cela. Il n'y en a pas beaucoup qui refuseraient cette offre ! Par exemple Paul, il entend cela il se jette dessus. Alors parmi vous qui se jette dessus ?... Il n'y aurait pas un gentil garçon ou une gentille fille qui veut faire une affaire ? Vous savez tout à l'heure en entrant quand je disais (*Elle se caricature.*) « continuez votre vie, bouffez, buvez, remplissez-vous, etc. » je ne le pensais pas vraiment parce que dans l'ensemble je vous trouve bien sympathiques, hommes ou femmes d'ailleurs, et je vous sens généreux, généreux et sympathiques. Il faut m'excuser pour tout à l'heure, j'étais encore tout imbibée de l'ambiance de la cérémonie et maintenant plus du tout. Finie la gueule, je retrouve le sourire, je me sens bien... Pour moi c'est déjà du passé, et là tout de suite je regarde le présent, soit cent euros la jarretière. C'est un signe de confiance, c'est un bout de mon intimité, un bout de ma vie que je vous laisse pour si peu et c'est beaucoup pour moi parce que vous me sauvez d'une mauvaise passe.

Bon ! Le passé est passé, le présent va passer et maintenant je dois passer à l'avenir. Et l'avenir, c'est comment trouver une maison ou un appartement ? Et pourquoi pas à Paris si

quelqu'un me propose ? Je suis ouverte à toute proposition, honnête bien sûr, surtout quand la gentille personne m'aura arraché ma jarretière... Bon, si personne n'en veut maintenant je comprends, je la laisse donc en dépôt au bar. Je ferme les yeux, je m'en vais parce que je respecte votre intimité, votre timidité aussi. Vous pouvez donc accomplir ce geste loin de tout regard, avec pudeur et discrétion.

Je la dépose là sur le bar. (*Elle pose la jarretière sur le comptoir.*) Et je reviens dans un petit moment chercher mes cent euros. Comme pour le Père Noël, mon cadeau restera un mystère et c'est bien ainsi de se savoir aimée sans que votre amour se désigne. Je rêverai de lui ou d'elle, et lui ou elle pourra se plonger tout entier à toute heure du jour ou de la nuit dans les dentelles de ma jarretière, qui elles aussi le feront certainement rêver.

Elle sort.

Gueule de mariée a été adaptée en espagnol, sous le titre *El si de la novia* par Serge Sándor et Mariana Gaja, et traduite en anglais sous le titre *Wacked Wedding* par Judith et Corson Bremer.

GUEULE D'ÉGARÉE

Jolie, une femme d'une trentaine d'années ou plus.

L'action se passe de préférence dans un café devant des clients attablés ou au bar.

Une femme entre dans un café.

Elle met des post-it sur la porte et un peu partout.

Elle s'approche des tables et parle à quelques hommes seuls.

- C'est vous ?... Non. *(On l'entend à peine. Puis un peu plus fort, on l'entend parler à un homme qu'elle a remarqué en vérifiant un petit papier, elle s'approche de lui, tout près.)*

- C'est vous qui avez... ? Non, ce n'est pas vous. C'est vous ou pas ? Pierre, il m'a dit qu'il s'appelait Pierre. D'habitude j'ai une photo, c'est plus pratique... Alors Pierre ?... Vous êtes Pierre ! Oui ou non ? En tout cas vous lui ressemblez d'après sa description téléphonique... *(Elle fait la description d'un homme presque exactement comme la personne assise en face d'elle.)* Vous êtes presque à l'identique... Oui, effectivement un tout petit peu plus petit que... Mais les mecs c'est toujours comme cela en dessous d'un mètre quatre-vingts, ils se voient plus grands surtout les tout petits petits qui

marseillisent un peu plus encore. Et pourtant ! Imaginez Dustin Hoffman à un mètre quatre-vingts ! C'est l'échec, plus aucun intérêt, pour sa femme, Hollywood et mes fantasmes. Un simple inconnu trop grand pour sa taille. Alors bienvenus les petits ! Un jour, j'en ai rencontré un qui se voyait plus grand... Non, je ne vous raconte pas, c'était pathétique... Alors ce n'est donc pas vous le Pierre que je cherche. J'ai du mal à vous croire. Je ne vous plais pas c'est cela ? Trop grosse, trop blonde, un peu directe, pas assez devant, un peu trop derrière ou le contraire.... Je ne vous plais pas ? (*Elle quitte sa perruque.*) Et là ? Attendez vous n'avez pas tout vu ! D'ailleurs vous ne verrez pas !... Et puis si vous voulez le savoir, je m'en fous. Vous ne me plaisez pas non plus et c'est tant mieux.

Bon, premier lapin ! « Pierre qui pose lapin n'est pas très malin ». Voilà et hop, ça fait partie des dégâts collatéraux !

Bon, je m'en vais boire toute seule, tranquille. (*Elle va au bar et regarde des photos qu'elle déchire au fur et à mesure.*) Ah oui le pompier du 14 juillet ! Ouh il m'a mis le feu celui-là, c'était hum... Oh le footballeur, à déconseiller vivement... Le plombier, sympa ça dépanne les canalisations mais bon...

Allez, je vais boire toute seule comme une grande ! Eh oui, c'est vrai sur trente-trois ans, je n'ai passé que les quatorze derniers mois en solo, alors j'en profite. C'est peu quatorze mois en solo... ça fait un petit trentième soit... Incroyable je n'ai passé que trois, virgule trente-trois, pour cent de mon temps toute seule. Avec ça t'es même pas remboursé en campagne électorale et tant mieux pour ceux que j'exècre toujours à l'extrême de la droite alors que j'aime bien les extrêmes. Pour la majorité absolue je dois attendre encore trente-quatre ans, un tantinet plus que la moitié d'aujourd'hui et j'aurai alors soixante-sept ans. Là, ils comprendront mieux pourquoi je suis seule, en tout cas je l'espère parce que si je me retrouve encore avec des mains baladeuses sous la couche-

culotte à cet âge-là, je serai très pessimiste pour l'avenir de l'homme.

Les annonces, c'est juste pour me distraire, c'est parfois une petite baise et hop, j'arrête là. Il n'y a que par annonce que tu peux t'échapper à ta guise, pas de lien autre, ni boulot, ni copain, anonymement vôtre ! Il y en a qui se sentiraient minables, mal à l'aise. Moi, ça me plaît, je n'ai pas à porter les valises de l'autre, son passé avec ses rubéoles, ses obsessions avec ses canards, ses vieux clous avec ses rêves de bagnoles, etc. etc.

Alors, lors de ma première rencontre éphémère si je trouve quelques gouttes de romantisme et que l'homme est sensible, j'accélère, pas trop brutalement mais très sincèrement, et s'il y a petit plaisir à la clé, j'en rajoute et hop, je prends, plus jamais vue, plus jamais prise. Tchao merci ! Ce n'est pas forcément du plus léger mais c'est comme cela ! Si ça ne choque que vous, moi la principale intéressée, I am not at all shocked !

(En montrant la table du début avec cet homme.) Lui, trop branché cul et ça j'évite aussi parce que c'est du bâclage autant pour moi que pour l'humanité entière. En fait je n'en sais rien pour lui, c'est injuste. On n'a pas suffisamment parlé ensemble et « la première impression n'est pas toujours la meilleure, surtout si elle est mauvaise ». Cela s'avère souvent exact. Ce n'est pas de moi, mais d'un auteur très connu dont j'ai oublié le nom mais lui je crois qu'il l'avait écrit dans l'autre sens. Bon on s'en fout. *(En s'adressant à l'homme.)* Excusez-moi, je suis vraiment désolée Monsieur, j'anticipe, je suis sûre que vous êtes un mec bien, ça se voit ! A vivre je ne sais pas, mais je sens que vous êtes plutôt vers le huit sur dix. Vous savez, je note sévère. Il y a quelques inconscientes qui vous donneraient à peine cinq. Oh les vaches de gonzesses, celles-là ! Cinq ! Faut pas déconner ! Et d'autres plus vaches iraient jusqu'à quatre, ça c'est des vaches de salopes !

En général dans mes annonces je ne mets pas de photo et je n'écris qu'aux « sans visage ». Je préfère envisager, extrapoler, subodorer, imaginer, d'autant que les photos c'est souvent trompeur. En plus c'est tellement rudement excitant la première rencontre, suspense, le cœur bat, les yeux cherchent en espérant que mes fantasmes tiendront le choc et parfois ça arrive.

Un jour je reçois après mon annonce un mail de séduction très très prometteur. Moi j'avais passé une annonce du type : femme jolie, deux enfants, fraîche de séparée, beau métier, rencontre homme, trente-neuf – quarante, pour faire la guerre à la putain de... peu et plus si (*Rapide.*) affection, infection, affliction. « Femme jolie », je trouve que ça fait plus sec que sexe. Eh bien faut croire que non ! Lui, je le rencontre, charmeur, Armani de fond en comble, type Roland Garros, romantiquement fair play, tempes grises, courtois, voix barytonne, etc. Et qu'est-ce qu'il fait après les « bonjour, ça va, vous mangez, vous buvez, vous fumez ? » Il sort de son portefeuille d'horribles liasses de billets de banque.

- De l'argent ? Pourquoi faire ? Moi, je ne suis pas une putain et puis si je l'étais, je serais putain bénévole ou Vierge Marie ! J'avais écrit « dans cette putain de... » c'est clair non, ce n'est peut-être pas très littéraire, ni très féminin mais c'est clair ! Rien compris.

- Il y a méprise Monsieur !

Et je pars dare-dare le laissant renifler et baver sur ses liasses. Après dans le métro je rigolais toute seule. En face un vieux monsieur m'a souri, sur la banquette à ma gauche une ménagère revenue fraîchement de courses protégeait le regard de son enfant de mon rire cascadeur, en cascade quoi ! (*Elle imite son rire peu commun.*) Finalement on choque moins en pleurant en public qu'en riant. C'est absurde et injuste.

Ah oui, j'en oublie de boire. Je suis bavarde et... Bon, je bois. (*En s'adressant au barman.*) Una Cuba Libre por favor ! Vous

savez ce que c'est un Cuba Libre, non ? (*Un temps.*) C'est un mensonge ! (*Elle rit.*) C'est les Cubains qui racontent cela. Je la trouve drôle cette blague, pas vous ? Bon bide !... Cuba libre ! Viva la revolucion !... N'empêche que je m'en bois un et bien frais s'il vous plaît Monsieur le barman. A la vôtre ! (*Elle boit.*)

L'autre jour, j'ai revu mon petit clown. Je l'appelais comme cela. Paul, mon petit clown. Il avait l'air si triste, c'est encore plus triste un petit clown quand ça pleure. Mais qu'est-ce que vous voulez ? Treize ans passés avec ce clown ça a été un sacré cirque. (*En débit rapide.*) En plus c'est lui qui l'a voulu, dans le sens où il m'a poussée à le vouloir, disons que ça c'est voulu sans qu'on le veuille, on ne veut pas cela, personne ne veut cela mais on est voué à s'avouer qu'on l'a voulu, que je l'ai voulu, qu'il l'a voulu ! Et hop ! Chacun reprend sa route. Moi, je prends cette route pour la première fois de ma vie et je ne vais pas la lâcher de si tôt, elle est vierge et je n'ai rien laissé traîner derrière. Elle n'est pas rectiligne, elle est même très virageuse et heureusement ! Elle tourne serrée en boucles et plus que ma tête dans mes nuits bacchanales jamais banales dans mes annales. (*Elle rit fort puis comme dans un mauvais conte d'enfant.*) Des tas de fées sont cachées dans les bosquets qui longent ma route, quelques sorcières aussi qui vont m'y jeter des méchants gravillons. Mais c'est ma route à moi, sinueuse, un peu départementale mais accès aux périphériques donc à Chatelet-Les Halles et ses ramifications. Ouf, je respire ! (*Elle boit.*)

Et lui insouciant du feu qui couvait, demandait et redemandait ! C'était cela mon petit clown qui ne me faisait plus rire du tout, en quête d'absolu féminin. Il voulait la totale : femme, woman, mother, fucker, richer, raper, rocker, free style, wonderful, wonder la woman qu'il voulait !

Et quoi encore voulait mon petit Paul ? Un bébé, pas de problème. Un deuxième, un peu coincé ça fait mal, mais pas

de problème ! Pas encore en tout cas.

- Et tu les élèves ?

- (*Elle l'imite.*) Non ? ... Oui ?... Euh... Un peu... mais pas trop ?

Il ne savait pas trop. « Quand ils seront grands ! » me dit-il un jour avec l'assurance du type multinational le nœud papillon défait. Sûr de lui, convaincant et convaincu, un peu con peut-être, son leitmotiv était donc : « Quand ils seront grands ! »

- Et moi, quand je serai grande et vieille, pas trop vieille, mais plus trop jeune que ferai-je si tu te révéles être un père absolu « quand ils seront grands... » ?

Silence intérieur sur respiration très profonde de ce futur père et retraite habituelle aux chiottes où l'attendait son journal favori. J'ai envie de vous le dire le nom de son journal... Et puis non ! Ce serait le juger sur des critères pavloviens. Dans ma longue vie de couple j'ai compris entre autres que les somatisations sur complications intestinales peuvent pendant quelque temps, années petites, peut-être éviter des problèmes conjugaux, en tout cas éviter d'en parler. Je trouve que c'est un lieu typiquement masculin, ce gros réceptacle, n'empêche que moi je préfère traîner dans ma baignoire, c'est plus princier. C'est vrai que c'est moins culturel mais plus sensuel, parce que lui, eh bien c'est incroyable, vous n'allez pas le croire mais je vous le jure c'est vrai, il a appris le portugais et l'italien dans les chiottes ! Faut dire qu'il est doué pour les langues le salaud ! Pour plein de choses d'ailleurs, mais à l'épreuve du temps ça ne suffit pas, la preuve !

Insatiable et toujours insouciant, il demandait et redemandait mon petit clown.

- Paul jusqu'où, jusqu'où vas-tu, jusqu'où ?

Alors que sexuellement peut faire mieux, c'était pas tout à fait ça, bien que... il y eut certaines périodes qui ont pu faire croire que... Je t'aimais. Mais c'était au début.

(*Rapide.*) Mais à la quête infinie de sa quéquette qui n'en est

plus au début des débats, il surenchérit sa quête de son absolu féminin et pourquoi pas ?

Alors, ce fut la turlute ! Passionnant sujet dont les hommes raffolent au plus haut point. La pipe ! Petite pipe ! Tous les soirs il la voulait. Comme avant, comme au début. (*Elle l'imite.*) « Ne décroche pas, ne décroche pas ! » me disait-il sans un mot, juste le geste. (*Elle fait le geste.*) Sauf quand il n'était pas là bien sûr à cause de ces dîners de travail épuisants qui traînaient et traînaient et l'emmenaient jusqu'au bout de la nuit malgré sa fatigue. Au petit matin, il mettait juste un petit peu plus de sucre blanc dans son café (*Elle sniffe.*) et il repartait quand il rentrait bien sûr. Parce que, et les séminaires et les colloques et les enquêtes et les voyages d'affaires et les salons, les meetings, et les conférences, les briefings, les debriefs !... Dure vie qu'ils ont ces petits clowns, vous ne trouvez pas ? Je l'ai beaucoup plaint.

Et quoi d'autre ? Ah oui, que j'avale une fois encore ! Comme au début, comme avant. Ben comme il veut ! Non, si lui ça ne le dérange pas ? Moi, non plus alors si lui... bien que... Ah non, j'avais pas compris ! Pas une seule nouvelle fois, mais à partir de tous les soirs quand il était là ! Je trouvais que ça pouvait créer des habitudes, de la lassitude non ? Et non il s'en foutait. Bien sûr c'est tellement bon que jamais il ne l'aurait appelé habitude lassitude. Je le comprenais d'autant mieux qu'il n'était jamais là ou en tout cas pas là comme avant. A moins que ce ne soit moi, oui c'est moi qui ne suis pas là, pas là, plus comme avant. Pas là du tout, pas là ni là, ni là non plus... C'est plus comme avant, on a perdu le « la » hélas pour toi ! (*Un peu lyrique.*) Et lasse, je suis lasse, très lasse, je me prélasse à marée basse ! (*Silence, elle boit.*)

Un jour je lui demande et redemande :

- T'as baisé ailleurs ? `

Pas de retraite possible il conduisait.

- Euh je, je... je... hum... hum... C'est... C'est à dire... c'est

possible.

- C'est pas sûr ?

Il ne savait pas trop.

- Ah un peu, juste un peu ! C'est à dire que tu es rentré et vite ressorti ? Ce n'est pas une habitude chez toi, ça me console, Paul.

Et il relance le débat sur cet écart exceptionnellement exceptionnel comme un accident, ça n'arrive qu'une fois parce que grave accident, limite coma, culpa sous perfusion, et caetera.

- Ah oui parce que par le cul il faut que ça se passe ailleurs ? Je comprends, Paul. C'est parce que tu me respectes. Tu as tort, on aurait pu essayer... Comment j'aime pas ça ! T'en sais quoi ? Tu me respectes trop, t'as tort. Déjà fait, mais pas avec toi ! Va me respecter ailleurs si tu ne veux pas m'enculer mon petit clown !

Oh la la la, ça c'est terminé grossier ce jour-là, dans le genre ordurier pas vraiment classique mais plutôt post bobo moderne. On inventait des expressions mais cochonnes, de mal élevés, de basse zone ! Et tout de suite inventées, on se les balançait dans la tronche pour les tester. On n'était jamais à court, et pof, je t'en mets un, et toc, tu m'en renvoies une... ça insultait à tout va et à toute gueule. Faut dire que la conversation nous portait à cela. On était très productifs parce que ça a duré plus d'une bonne demi-heure. On en a de l'imagination dans les moments forts. Immiscer un peu de poésie là-dedans c'eût été une bombe atomique, disjonctage total ! C'était « ping-pong insultes » et on le pratiquait un peu plus chaque jour, quand à deux on était là bien sûr. Et chaque jour qui passait, les bonjours des voisins se faisaient plus discrets, jusqu'au jour, jusqu'aux genoux, à genoux, à quatre pattes, tu es bête, mais queue entre les jambes tu veux te faire pardonner de t'être fait choper à cause d'une maladresse de menteur de collègue de deuxième année où je t'ai

rencontré par ma meilleure amie qui t'aimait. Franchement je me demandais ce qu'elle te trouvait ! Longtemps ma meilleure amie jusqu'au jour où je ne me demandais plus vraiment ce qu'elle te trouvait mais ce que j'avais de mieux pour que toi tu me trouves. Je ne le saurai jamais, ni par celle qui devint ma meilleure ennemie. C'était juste après les parents, après le bac.

- Ne pars pas, ne pars pas... (*Elle chante.*) « J'veux pas que tu t'en ailles... » (Michel Jonaz)

Je n'avais pas encore l'intention de partir mais j'en avais pris mon parti.

- Tant d'années, tant d'enfants ! Tant d'enfants bientôt ados !

Bien m'a pris dans mon corps de pondeuse de perdre le troisième. Pas fait exprès, il a glissé au bout du quatrième mois. Et pourquoi ? A cause de ses comptes à la mords-moi le nœud tous les soirs. Juste des comptes, plus de caresses, plus de tendresse, plus de mots doux.

Il disait que trois plus deux, lui et moi ça aurait fait cinq. Beau calcul, bon matheux ! Avec cinq, il disait qu'on aurait tout renoué, les baisers sans fin, le désir, lui, moi, comme au début du tout début du bon vieux temps, quand au téléphone j'entendais sa voix et que je mouillais de tout mon corps, cœur compris, entière, comme au début du tout bon vieux temps.

- C'est allé trop vite !

Bof pas si vite ! Le temps c'est rabat-joie. Et puis il m'agaçait à répéter (*Elle l'imite.*) « Oh la la la, y'a quinze ans c'était hier, y'a quinze ans c'était hier ! » Pas vrai ! menteur ! D'abord il n'y a pas quinze ans mais juste treize. Il anticipe, il a toujours anticipé sur son siècle. Un génie. Quoique !... Oui c'est vrai, pas loin du compte, l'un des meilleurs dans sa catégorie poids lourds : « je pèse lourd et je redistribue, la société sans moi, les médias sans moi... » etc. etc.

- Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Demande ! Et redemande mon petit clown!

Parce que ça commençait à me manquer quand il ne demandait

plus, ça venait même à m'inquiéter. C'était à son époque d'apprentissage de « père quand ils seront plus grands » qu'il se mit à ne plus demander. Courte période, stage ultra rapide ! Fast father apprentissage ! C'est l'unique fois où je l'ai vu entre deux cris de couches-culottes les doigts englués de caca tout chaud, tout mou, trop mou qui dégouline pire qu'un Nutela sorti du four, courir dans l'appartement à la recherche d'une source et d'un détergent.

- Oui, une fois, pardon chéri deux fois ! Effectivement je me suis trompée, mille excuses, deux fois !

J'étais hautement grippée à presque quarante la deuxième fois.

- Ça fait deux, je te l'accorde, ça fait deux ! C'est vrai que t'es pas très calcul mental, ni chocolat, t'es plutôt salé et sauté de veau aux petites carottes, je sais.

Tandis que moi, je me sentais chocolat, complètement chocolat, je dégoulinais, de lui, d'un autre, je m'évaporais. Les chaleurs qui ne viraient pas encore aux vapeurs m'ont poussée à la demande. Et je lui demande et redemande le divorce, imprononçable mot, banni du langage de mon ex-petit clown ! Nouvelle retraite aux chiottes mais attaque surprise de la divorcée de péter en rond devant son journal. « Tu me l'as déjà fait, tu me l'as déjà fait ! » Il refusait non par amour ou tendresse mais par obstination. La famille à vie c'est sacré ! Sacrement trop long oui ! On éloigne donc les enfants qui ne sont pas là.

Les vacances sont de très bonnes périodes pour dialoguer, pas trop d'actualité importante qui mobilise nos haines et conflits, l'été c'est rêvé pour entamer un divorce, une séparation, un meurtre conjugal ou passionnel. Vivement conseillé ! Mieux que Noël où c'est mal venu de foutre son souk autour de l'arbre sacré qui réunit la famille. Parce que là tout le monde s'en mêle et ça devient un écheveau multicolore avec prédominance du noir où chaque fil noué est inextricable, ça gueule, les enfants pleurent, les parents croient que les enfants

en rajoutent, les enfants ne croient plus aux « machin je t'aime » des parents tout en feu, scandale, baffes, vaisselle, caries, nerfs et rancunes jusqu'à l'hémorragie familiale parfois. Et pourtant ça arrive souvent à cette période, mais c'est toujours mal préparé. Attention Noël danger !... On éloigne donc les enfants qui ne sont pas là.

- Et pense aux enfants !

- Mais ils ne sont pas là je te dis. C'est vacances scolaires !

- Non, mais ils sont dans nos murs.

- Alors allons dans les murs d'un restaurant, on sera plus tranquille !

Il était obsédé à l'idée de profaner les murs de l'appartement parce que tchao, c'est bon, ça suffit, on arrête les dégâts, toi là-bas, moi ici, toi où tu veux mais loin, enfants entre nous, pas de problème, ils ne sont pas encore grands... "Grand", j'ai enfin compris ce que ça voulait dire ; ça voulait dire presque à la majorité quand ils seront indépendants. Pauvre père quasi divorcé, en tout cas divorçable à souhait ! Il longeait les murs comme un petit rat perdu à la recherche de son nez rouge.

- Quand reviendras-tu à la maison ?

Je pouffais de rire, je pensais à la chanson "quand reviendras-tu ?" (*Elle la chantonne.*)

Ce n'était pas par cruauté, c'était nerveux. C'est fou dans l'absence comme il s'est aperçu que j'existais. Non, non ! Pas dans l'absence mais dans la perte ! D'un CDI, nous étions inexorablement passé à un CDD avec licenciement, délocalisation, plus chômage technique, triple peine. Il faut pas se projeter trop loin devant. J'allais donc résilier. Le temps c'est le premier assassin de l'amour, les enfants, le reste, ce ne sont que des cacahuètes à côté ! Avant que le temps ne nous décapite, j'aimais lécher ses petits pieds et aujourd'hui je ne supporte même plus de voir ses chaussettes se balader comme deux tarentules dans les plis de mes draps. Je ne supporte plus rien de lui alors que j'ai tant aimé l'attendre. J'en attends

encore beaucoup... de la vie. Alors buvons à la vie, à la nouvelle vie!

(Au serveur du bar) Una Cuba libre, Monsieur ! Aussi fraîche, aussi libre que la première, juste avec un zeste de citron en plus, s'il vous plaît ! A la vôtre, à la mienne !... *(Elle boit et son portable se met à sonner.)*

- Allo, je vous entends mal... *(Au public.)* Excusez-moi une seconde !

- Allo, oui ! C'est jetable ton portable ? Pardon !... Ah la ça va mieux mieux. Non, vous ne me dérangez pas... Ah c'est vous Pierre ?... *(Au public.)* C'est Pierre le petit malin au lapin.

- Non, comment quel sapin ? *(Au public.)* Il comprend rien ce lapin.

- Ah oui ! Vous êtes en retard, c'est un scoop ! Non, je dis c'est un scoop, un coupe, un bouc, un plouc, un souk. Oui, un scoop... Quoi, quoi ! Ah oui, je vous attends... *(Au public.)* Qu'il croit le petit lapin.

- Une demi-heure, pas de problème même une heure. Oui... bien sûr, je serai là où je suis ?... Où je suis ? Ben là même où je me trouve !... Oui, dans la salle... Non, non je ne bouge pas... Vous me reconnaîtrez, je suis la seule immobile dans le coin mobile... Oh non vous avez un mobile, c'est formidable !... Oui, à tout de suite ! Non, non pas de souci, pas de saucisses ! *(Au public.)* On n'entend rien.

Bon, voilà une affaire de réglée et sans regrets ? J'avais l'air égarée mais là plus du tout, je retrouve mes petites marques... *(Au barman.)* Je vous dois ? *(Elle règle ses consommations puis va vers la sortie.)* Contente d'avoir connu vos Cubas libres et un type qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Pierre mais en drôlement plus ponctuel. Ce n'est pas l'orgueil féminin qui me pousse à lui laisser manger son lapin dans son chapeau. Mais attendre c'est s'impatienter et actuellement je prise plus pour l'instantané, l'improvisé, l'inédit loin de l'impatience. Pas besoin de lui dire que je suis partie, laissez-

le chercher. Qui sait ?... Une femme moins nigaude que moi sera séduite par sa maladresse et son regard perdu : « Excusez-moi Mademoiselle, vous n'êtes pas Julie... » « Non ! » Mais faites-le lui croire, il rêvera dans vos bras en prononçant mon nom, ça peut être drôle et puis s'il est vraiment craquant, souvenez-vous que nous avons toujours plusieurs prénoms féminins en réserve, n'est-ce pas ?... Aïda, Haïcha, Zotchitl... Je sens que ce soir, une femme va rencontrer Pierre qui lui, va la rendre heureuse pendant que moi, je garderai dans mon imaginaire ce joli retardataire. Nous serons deux à profiter de Pierre à part entière...

Alors avant que n'arrive le prince charmant je disparaissais, je m'en vais sur la pointe des pieds... A peine si vous vous souviendrez de m'avoir déjà vue. Je ne laisse aucun indice du style escarpin ou autre, juste un petit souffle pour vous mettre en appétit. *(Elle souffle comme sur une bougie vers le public.)* Surtout mesdames ne soyez pas trop prudentes, mais méfiez-vous des nez de clown même en hiver !

Elle récupère ses post-it et se souvient enfin grâce à l'un d'eux où se trouve sa voiture. Elle ramasse son sac et son manteau puis sort en titubant un peu.

GUEULE DE FÉLÉE

Betty, une femme d'une trentaine d'années ou davantage, issue d'un milieu populaire.

L'action se passe de préférence dans un café devant des clients attablés ou au bar.

On entend une femme qui gueule en extérieur puis elle entre bruyamment dans le café. Elle a un couteau Laguiole en main. Elle tente de se cacher et de cacher le couteau comme poursuivie par quelqu'un, puis s'adresse au public.

Non, non, ne paniquez pas ! Pas de panique ! Juste faites comme si que... comme si que je n'étais pas là. Restez cool ! Je ne vais pas rester longtemps. Vous ne me voyez pas, mais si ça vous est trop difficile vous direz au moins que vous ne m'avez jamais vue. D'accord ! *(Elle tend son couteau vers le public.)* D'accord ?... Oh n'ayez pas peur, on ne braque pas avec un Laguiole, pas encore. Je... je... suis juste venue pour l'annonce « cherche cuisinière expérimentée » et avec le couteau ça montre que j'ai déjà du métier, ça fait professionnel plutôt que de venir avec les mains vides ou un C.V à la con !

Vous ne trouvez pas ?

(En s'adressant au barman.) Ah bon, ce n'est pas là que l'annonce... Ah bon vous avez déjà trouvé parce que vous n'avez pas cherché. Bon, d'accord ! Non, en fait, c'est... c'est rien... rien...

L'annonce, c'était pour la diversion que je vous disais, c'était une blague en attendant, parce que... *(En débit rapide.)* En sortant de chez moi, en croyant prendre mon parapluie qui séchait juste dans la soupière près des tiroirs des couteaux de cuisine, j'ai confondu et subrepticement j'ai pris la première chose à manche de bois et comme la pluie tombait à vive allure et qu'avec les lunettes de soleil, j'étais toute confondue dans cette humide obscurité, quatre à quatre dans l'escalier en panne d'ascenseur je suis descendue, et là j'ai ouvert mon Laguiole déjà découvert et finalement c'est lui qui a pris la pluie qui avait cessé de tomber et voilà ! Maintenant il va falloir que je l'essuie bien, parce que sinon vous connaissez, c'est comme les Opinel en plus cher et ça rouille, et quand c'est rouillé c'est définitivement rouillé ! Rien à faire même avec la garantie qui prévient que si tu ne suis pas les conseils d'emploi délicat de ce couteau tu peux aller t'en racheter un autre et s'il le faut chez le concurrent. *(Elle trouve un chiffon ou une serviette de table.)* Vous permettez ?... *(Elle l'essuie.)* Bonne qualité une fois séché ! *(Elle regarde dehors.)* Bon, il n'est pas là ! Ça me rassure. Je vais boire un petit remontant... Un Calva, ça va m'éclaircir un peu les mirettes. *(Elle sort une petite fiole de son sac et se met à boire. Elle vide le fond de la flasque.)* Hum ça me rappelle... AH !

En fait il m'encombre ce couteau. Je le pose là sur le comptoir. *(En le regardant.)* Pas bouger, là sage, pas couper ce soir ni chair, ni viande ! Repos, dormir ! Oui, je sais tu es tenté, il y en aura d'autres, mais ce soir dodo joli couteau ! *(Elle le berce.)*

Il est obéissant et ce n'est pas toujours le cas. Vous savez, il a

déjà un sacré passé à lui ce bougre ! Une cuisse et deux doigts. Pour l'un des deux doigts c'était le mien et le hasard d'une bonne cuisinière pourtant pas maladroite.

(Elle montre son doigt.) Juste là au dessus de l'ongle, vous voyez ? Regardez ! Regardez... ça repousse les ongles, non ?

C'est pour cela aux couteaux faut leur parler gentiment surtout s'ils ont déjà un vécu parce que ça peut dégénérer, ils ont une telle indépendance d'esprit que parfois ils vous échappent et bang ils vont se planter sans crier gare comme par enchantement profond dans la cuisse de ton mec préféré. Mon pauvre petit Paulo ! C'est comme cela qu'il a voulu que je l'appelle ! Et de là ils ne veulent plus sortir comme quand tu as entre les jambes le sexe de ton homme élu par ton cœur et que tu aimerais que pour la vie il reste dedans, un bienheureux locataire. Sur le moment tu peux le penser profondément, j'ai bien dit : sur le moment ! C'est vrai s'il sort trop vite, ça fait mal et ça coule à flot le sang et ça gueule en « chute » du Nagaria. Alors délicatement, tu le retires aidée de quelques blouses blanches, tu bouches avec du coton, des compresses et du gaz ou de la gaze, je ne sais plus... Un peu de pschitt vaporisateur de ci de là puis tu couds le tout de fil blanc, un beau pansement tout neuf tout frais et plus ou moins on pourra dire un jour que ce ne fut qu'une grosse épine de pin pleureur qui t'est tombée dessus ou bien que lors de l'opération de l'appendicite aiguë le chirurgien a ripé un peu vers le bas, d'autant que ça arrive plus souvent qu'on ne le croie. D'ailleurs les blouses blanches, elles aussi, elles connaissent bien l'esprit d'indépendance des couteaux qui poussent avec habileté et malice à rendre nos mains maladroites et pas responsables. « C'est la faute au couteau ! » Ils ont même connu des cas similaires avec des armes à feu. Oh les armes à feu je déteste. Dire qu'aux Etats-Unis d'Amérique, ils en ont. Non, non, non ! Je m'arrête là parce que sinon j'en ai pour la nuit. *(Un peu lyrique.)* L'arme, c'est aussi un brin de chagrin,

une larme. Lame, c'est aussi un coin de l'esprit, parce que notre âme. Ah putain que les mots sont doux parfois !

Revenons-en au doigt, le deuxième, le doigt coincé dans la table, pas le mien, mais la mienne de table et le sien de doigt, celui de mon Paulo chéri. Eh bien le gars de SOS Médecin comprenait aussi très bien que ce Laguiole avait encore fait des siennes. Par contre il ne comprenait pas trop ce qu'il faisait chez nous car il répétait sans arrêt : « Mais c'est un travail de menuisier pas de médecin ! » Mais comme SOS Menuisier ne travaille pas la nuit, fallait bien faire venir un SOS quelque chose, parce qu'à part nous donner l'adresse de l'hôpital le plus proche, il ne m'avait pas l'air plus cultivé dans son domaine qu'un brancardier aux bras cassés. C'est vrai que dans les SOS surtout les SOS Médecins, on met le plus souvent des débutants ou ceux qui connaissent Paris sur le bout de leurs dix doigts plus que des vrais passionnés compétents en médecine encore profanes en rues de Paris. Ce n'est pas des taxistes qu'on veut dans ces moments-là, c'est des vrais médecins ! Et comme généralement l'urgence ce n'est pas le plus urgent pour les plus compétents, eh bien on se retrouve parfois non pas derrière une ambulance mais derrière un corbillard. Je ne mens pas, c'est arrivé à mon père. A minuit aérophagie, à midi crise cardiaque, parti. Le pauvre SOS, il avait oublié son appareil de cardiologie dans la voiture et comme aérophagie rime souvent avec... avec "qui n'a jamais pété mal poli ? " (*Elle se pose la question.*) Tu es sûr de ne pas te tromper ? Je m'arrête là, c'est comme pour les Etats-Unis d'Amérique, j'en ai pour la nuit et ça me fait monter la tension et comme je fais gaffe à mes artères...

(*Elle boit.*) Hum ça me rappelle... hum !

Où j'en étais ? Oui alors, oui ! J'en étais au doigt coincé de lui dans ma table en bois à moi qui elle s'est coincée dans l'ascenseur qui exceptionnellement marchait ce jour plutôt cette nuit précise avec lui et moi dedans, à deux heures

quarante du matin en tentant de ne pas se faire trop remarquer parce que voisins pouvoir se choquer ou défaillir, perdre pied dans les pommes à la vue du sang maintenant coagulé sur table en bois à moi avec son doigt à lui, provisoirement à lui, entre « je le jette poubelle » et « je tente le recollage urgent », ni vu ni connu ! Ce qui n'a pas été le cas cette nuit-là, où SOS Ascenseurs a bruyamment, sans discrétion aucune, ni tact, ni talc mais avec cambouis extrait Paulo, la table et moi de leur putain de boîte de merde qui monte et qui descend, spectateurs voisins hallucinés en plein sommeil, chuchotant suffisamment fort pour être entendus que nous étions leur cauchemar à eux. En plus ça repousse un doigt !

Merci SOS Ascenseurs ! Cela nous a coûté ensuite SOS Syndic qui nous offrait gracieusement une expulsion tranquille, quelques réparations dispendieuses avec une accélération de déménagement tellement l'ambiance immeuble nous était devenue hostile, pire que si nous avions été une bande de Maghrébins fumant des merguez à tout-va, dansant du ventre bruyamment, dans un immeuble cossu face à l'Hôtel de Ville où vous savez que les odeurs et aussi les bruits sont tellement prégnants qu'ils en dérangent le cours paisible des fonctionnaires de la ville le jour en pleines affaires. Et tout ça pour un petit couteau planté dans le bois de ma table à moi dans le doigt de mon Paulo chéri dont les séquelles ne sont en fait qu'un ongle en crevasses et une cicatrice de charcutier ! Pour lot de consolation et à notre grand soulagement nous avons reçu un chaleureux mais rapide accueil à l'hôpital : « Bienvenus, vous revoilà encore ! Alors ça va ? » Contrairement à notre immeuble où le reste du temps nous vivions paisiblement. Depuis lors et sans regrets, nous sommes devenus propriétaires d'une maison individuelle, hors murs. Fifty-fifty ! Bien entendu, c'est toujours plus facile de couper la poire en deux pour les maisons que pour les sentiments ! Attention nous avions tout prévu lors de notre recherche

maison et dans notre repérage nous avons découvert un charmant petit hôpital dans le quartier en cas d'affaires urgentes.

Mieux vaut de la prudence que trop de démenche. Joli dicton, non ? J'adore fabriquer des préceptes en triptyque ! *Mieux vaut être endurant qu'emmerdant.* Ou encore *la pédance n'a jamais apporté l'abondance.* Mais je peux continuer jusqu'au petit matin si vous voulez. Allez, un petit dernier ! *Qui n'a jamais trempé son pouce dans le lait n'a jamais ôté le doute de son nez.*

(Elle regarde dehors.) Bon, je ne le vois pas et comme la tension a baissé d'un cran, en tout cas pour ma part, je crois que je peux bientôt regagner mes pénates les mains vides. Mais le cœur encore trop plein, je vais encore attendre que s'ouvre une petite fêlure par où mon trop plein de rancœur s'écoulera.

En fait, depuis quelque temps je suis plus effrayée par les réactions de mon couteau que par celles de mon Paulo qui les provoque. Après tout, moi je n'ai aucune cicatrice signée de sa main, par contre j'ai eu pas mal de coquards à une époque qui se sont tant accumulés qu'ils ont finalement décidé de faire méchamment réagir mon Laguiole, c'est tout. Je dois dire qu'il aura été très patient et qu'il lui aura fallu du temps pour se rebeller surtout parce que les poings nus je ne valais pas grand-chose face à mon Paulo qui ramassait la mise dès le premier round, parfois je tenais jusqu'au deuxième mais jamais au-delà et il en sortait toujours vainqueur avec à peine quelques griffures jusqu'au jour où, où... En définitive c'est lui qui a commencé, lui qui l'a cherché, lui qui nous a incités, non à la rupture mais à la coupure. Et quand pour une fois au troisième round je sortais gagnante K.O par couteau, je l'entendais qui criait de douleur : « Que c'est bien la dernière fois ! Que je peux rentrer chez ma mère avec la moitié de ma maison de merde ! Que je ne le verrai plus ! Que pour baiser,

vu qu'il n'y a que ça qui nous unit, il trouvera bien autre part son plaisir et celle de l'autre ! »

- Mais vas-y casse-toi, prends tes cliques et tes claques et claque la porte et barre-toi !

Eh bien non ! Dès qu'il a été recousu, il se repent et se répand : « ça n'arrivera plus jamais ma chérie, pardon plus jamais ! » Mon oeil ! Et c'est lui qui s'excuse ! Moi qui croyais mon acte irrémédiable, irréparable, inacceptable, "rébibitoire" ou quelque chose dans le genre, eh bien pas du tout au contraire, ça l'excite, ça lui donne la trique ! Et il s'en lèche les babines et montre ses cicatrices à tout va comme la signature de son amour, moi Betty, son éternel amour jusqu'à la mort, sa femme fidèle, fidèle pour quelques heures encore, tiens mon cul !... Parce que j'ai décidé de le planter, mais pas avec un couteau vu que ça ne marche pas, mais avec un petit mot d'amour bien léché style euh... « Toi l'homme de ma vie... jusqu'à la mort... bon, bon, bon, ce n'est plus possible mais jamais je ne t'oublierai, jamais mon Amérique à moi... un petit dicton en triptyque de chez moi bien enrobé style *ma vie sans toi est une errance, mais avec toi mieux vaut vivre en ton absence*, et tchao, bye, bye ! » Franchement j'espère qu'avec cela ça suffira.

Parce qu'il m'énerve avec ses cicatrices de poilu de la guerre de quatorze – dix-huit. S'il en reste encore un vivant c'est bien lui. « Regardez, regardez et celle-là et celle-là ! » Moi, je préfère les tatouages aux cicatrices, c'est plus parlant, vous ne trouvez pas ?... D'ailleurs les miens, il les aime bien, il se délecte d'aller les découvrir dans les plis de mes jambes, dans ceux de mes lèvres et par ci par là où seul son œil et sa langue ont eu le droit de s'aventurer, comme moi j'ai pu le faire dans les siens de tatouages parce que j'ai insisté, sinon il ne se serait contenté que de cicatrices. Ah que de choses n'a-t-il pas faites pour moi ? Mon signe astrologique, une petite lionne bien planquée et venant de Chine, un petit lapin rose qui se

calfeutre coquin dans un coin que j'aimais explorer, et réexplorer. Et puis faisant du zèle, il s'en ai offert d'autres en surprises pour mon seul petit plaisir mais j'en tairai la description et les lieux par pudeur et discrétion et puis on ne sait jamais si un jour il se décide à faire le grand pas vers d'autres aventures, vous Madame, qui sait, vous sauriez qu'il s'agit de lui, ça pourrait casser votre fantasme de m'avoir connue et de mettre un visage sur le nom de l'une de ses premières exploratrices. En général, on n'est jamais la première, mais si on peut éviter de connaître les précédentes, on ne s'en porte pas plus mal, isn't it ?

En tout cas, je ne peux pas lui reprocher de ne pas avoir fait des détours et des efforts sur sa manière de vivre, rien que pour mon pur agrément quand il ne s'agissait pas de simples caprices de bonne femme. Mais il faut croire que ça ne me suffit plus ! C'est vrai, je suis sûre qu'il trouvera bien ailleurs ce qu'il a sous la main aujourd'hui. Et tant mieux ! Mais il n'ira pas chercher ailleurs ce con et tant pis pour lui ! Bon, c'est vrai aussi que la vie choisit parfois pour nous ce que nous n'avons pas voulu. (*Elle rit.*) Et ça, ça fait chier !

Bon, je rebois un petit Calva ! (*Elle sort une petite fiole et boit.*) Vous voulez certainement savoir Madame, quel est le nom de mon visage. Oui, je m'appelle Betty, Betty... Burnes. Les jeux de mots blago-érotico-maniaco-dépressivo-macho vous pouvez vous les carrer entre les burnes messieurs ! J'en ai déjà beaucoup donné et reçu, merci ! (*Elle boit.*)

Dès notre première rencontre fortuite avec Paulo, j'aurais dû y lire le symbole de notre relation et tourner les talons. Eh bien, non ! Je n'ai pas su dire « non » comme une des mes amies a eu ce culot lors de son mariage... Je n'ai rien vu, pas su ! Pas vu, pas su mais pris ! Et bien prise ! (*Elle boit.*)

Oui. Rencontre, symbole... A une époque pas si lointaine, il était une fois Betty plus jeune, plus jolie et plus sexy avec Charles mon petit ami anglais qui m'avait offert le voyage de

ses origines en contrée irlandaise. Chiant mais chiant ! Riche mais très riche Charles dans son passé lointain de lord londonien aujourd'hui fauché par les années. J'arrivais deux générations trop tard pour rêver à la princesse Diana à ses tout débuts ! Parce que la fin dans un tunnel, c'est sinistre ! Trop peu pour moi ! C'est donc dans un pub très sélect du village irlandais de ses aïeux « Wesginstonnn » que lui et moi jouions aux fléchettes après avoir arrosé de Calva en Calva la soirée, car cet alcool que nous buvions ne ressemblait à Calva que par son nom comme pour faire plaisir à la petite Française jolie, jeune et sexy que j'étais et qui s'emmerdait à mourir dans ce pays souvenirs, chiant mais chiant. Là d'un coup, dans ce bled de fin du monde dans le trou cul du monde entrent deux touristes français trempés de pluie, évidemment la pluie, l'Irlande, etc. on connaît ! Et pour faire court se joignent à nous, point. Et pour faire encore court : après de longs fous rires, Paul, mon futur Paulo qui m'avait déjà tapé dans l'œil, plutôt fortement tapé dans l'œil parce que beau gosse avec charme viril, chemise humide collée sur torse velu, passe « subreptitacement » devant la cible au moment même où je tirais ma petite fléchette qui alla se planter pile entre ses deux yeux. Et ça saignait !... C'est vrai aussi que cela nous a permis plus d'intimité lors du rebouchage de la plaie dans les toilettes où son premier baiser sanguinolent me fit chavirer à tel point que de Charles je n'avais plus que le nom dans mon carnet d'adresses. Pour une rencontre de type « symbole ça va saigner » il y avait de quoi faire se pencher sur notre cas un bon nombre de pys et qui sait aussi de psychopathes ? Nous n'en avons tiré aucune conclusion et quand il m'a ouvert les bras je me suis jetée dedans pour dix ans. Non ! Non ! Douze ans déjà ! Sacré nom de Dieu ! Et... un, deux, trois, quatre, et quatre mois et un, deux... trois... quatre... cinq... vingt-quatre jours. Douze ans, quatre mois et vingt-quatre jours et les quelques heures entamées de cette belle journée ! Oh

merde, que ça passe vite tout ça ! Car c'est cette première nuit que je me suis offerte à lui, cette nuit longue de trois jours fut une divine et une longue nuit de baise sans sommeil qui me fit découvrir la beauté des paysages irlandais de la fenêtre de notre hôtel à dix livres sterling. Il m'a enfin fait adorer l'Irlande ! Et les « irish pipe » aussi ! Et la pluie qui chante sur les carreaux, les champs brillants qui ondulent et verdoient, un troupeau d'agneaux de-ci, de-là éparpillé, un bosquet éloigné à chaque jour différent dans le cœur de nos amours. Ah L'Irlande ! Eire, Irish, I love ever I love fever many, many ! For ever my heart wat big, big, big Ben in Irlande ! My heart wat happypy in Irlande, very very happypy.

(Elle boit un petit coup dans sa flasque.) Hum, le Calva, rien que le nom déjà ça me réchauffe tous les tubes qui bubulent dans mon petit corps, hum !...

Tiens ! Très soudainement j'ai un petite intention généreuse, je voudrais vous offrir mon couteau. *(Elle le tend vers le public.)* Oh, je ne veux pas vous porter la poisse, je ne vous ferais pas un cadeau empoisonné. Je ne suis pas assez fêlée pour vous embarquer sur ma lame de fond dans mon histoire à deux que je veux couper en deux pour n'être plus qu'une histoire à un, une histoire à moi, loin des troupeaux, de l'Irlande et de ces lames coupantes. Donc, je vous le donne contre un euro bien sûr, un euro c'est le strict minimum, non ?

Comme je ne souhaite évidemment pas vous porter malheur ; c'est vrai qu'avec un euro on n'éloigne pas forcément les vibrations maléfiques par contre avec mille euros ou plus, si l'un de vous veut se la jouer princière et puis vis-à-vis de moi et des autres faire un geste grandiose, là vous êtes sûr que le mauvais sort ne se jettera plus jamais, mais alors jamais sur vous ! Deux gros billets ou cinq moyens billets costauds, ça épate non ? En fait, je voudrais juste m'en débarrasser, je n'en ai plus besoin. Je n'en ai pas eu besoin pendant longtemps alors... ? Et puis un jour un achat prémonitif ou un truc dans le

genre, un achat de trop en tout cas, compulsif. C'était en Auvergne au bas des pistes, à fond les pistes qui m'a rendu depuis cet instrument indispensable. Là maintenant je préfère encore le foutre à la poubelle mais je sais qu'un couteau trouvé pour celui qui ne sait pas et qui ne connaît rien des pouvoirs bénéfiques à la rencontre des trois chemins et autres sorcelleries et rites, risque de s'attirer les maléfiques et toutes les foudres et merdes de la terre et les emmerdes du monde civilisé ou pas. On ne rigole pas avec ces choses-là. Je suis si "super-ditieuse" ou un truc dans ce genre. Le détruire, mais comment ? En l'avalant ? Oui, pourquoi pas ? J'ai bien fait un peu de cirque dans mon enfance mais le problème, c'est qu'il doit ressortir quelque part, et là on se bouffe la queue, on tourne en rond, non non ça ne va pas... Et je ne me sens pas de l'avaler tous les jours.

A moins que... Evidemment, oui ! Les A.A. ! Je peux le déposer chez les A.A. Vous les connaissez les A.A. ? Les A.A. !... Non ? (*Un temps.*) Les Assassins Anonymes ! C'est un lieu que j'ai beaucoup fréquenté, très sympathique dans le dix-septième arrondissement. On y retrouve des assassins futurs ou passés, fraîchement libérés, tous ceux qui ont eu ou qui ont des pulsions ou qui poussés à bout ont fait ou font des pulsions. Je suis dans cette deuxième catégorie. Au départ, je n'ai pas de pulsions assassines, comme vous tous, mais j'ai des cellules fragiles qui supportent un certain degré d'excitation, chacun son degré. Dès qu'il est atteint, elles se gonflent tellement que pour sauver leur peau, elles vont passer par un circuit de refroidissement pour se jeter dans la partie inconsciente de mes cellules dites tueuses qui étaient censées ne jamais se réveiller mais qui, hautement stimulées vous disjonctent complètement et boom badaboum ! Vous connaissez la suite. J'ai appris à me connaître, moi aux A.A. ! Et ne croyez pas que vous êtes à l'abri. Il n'y pas de quoi rire. Il se peut aussi que vos cellules se gonflent un jour parce que

votre amoureux vous gonfle et qu'elles aillent se connecter avec leurs consœurs tueuses et là pouf, paf paf, un mec tué, une fille assassinée. Ça n'arrive pas que dans le voisinage, ou dans la rue, ça peut très bien se passer chez vous, dans la cuisine américaine, dans le salon, sur le balcon. Alors moi avant de vous quitter, petit conseil d'amie : le jour où votre excitation vous porte à ne jeter ne serait-ce qu'un petit caillou ou une petite cuiller ou fourchette, assiette, bouteille, objet contondant, jouet d'enfant, chaussures, château pointu, miroir dans la gueule etc... N'attendez pas d'être fêlée mais cassez-vous avant qu'un autre même jour ne se reproduise ! N'entrez jamais dans cette spirale même si votre conjoint vous y envoie d'un crochet droit ! Parce qu'il est dit que si vos cellules dormeuses ont été réveillées, c'est comme pour moi elles ne se recoucheront jamais plus tant que le sujet de leur nervosité n'aura pas quitté l'écran de votre vie. Ah les petites salopes de cellules, elles n'attendent que la prochaine fois et en plus elles croissent et croissent au fur et à mesure, les crasses !

Ecoutez ce sage conseil : méfiez-vous de vos pulsions mais surtout de celle ou celui qui les provoque ! Eh bien, plutôt que de les provoquer rentrez chez votre mère ! Préservez vos cellules. D'ailleurs c'est ce que je vais faire parce que je sais que ma maman saura les bercer. Je passe aux A.A. déposer mon couteau puis chez ma mère déposer mon fardeau. Et si vous croisez Paulo, soyez gentille, que l'une de vous éveille son regard, qu'il le porte sur vous comme il a su le faire sur moi il y a douze ans, et je vous jure qu'il sera pour vous un joli cadeau, certes périssable mais garanti pour cinq ans. J'espère que vous saurez le mériter cet homme parce qu'il saura vous le rendre, mais dès cinq ans préparez vos arrières ! D'ailleurs y a-t-il un homme impérissable ? Hein, je demande ? (*Un temps.*) Si oui, cachez-le et taisez-vous car nous serions trop nombreuses à vouloir le convoiter.

Je vous dis à bientôt. (*Elle va pour sortir.*) C'est plus élégant

que « tchao, adieu, à la revoyure... » bien que de « bientôt » il n'y en aura plus jamais.
A bientôt quand même.

Elle sort.

FILLE DE P... **(Fille de personne)**

Marie, une femme de trente à quarante ans, d'origine maghrébine, issue de la DASS, chargée de sacs à main, en sort quelques objets.

Elle vend parmi le public de manière plus ou moins discrète toutes sortes d'objets ayant appartenu à des stars, le rouge à lèvres de Marilyn Monroe, les gouttes de sueur de Johnny, une petite cuiller ayant appartenu à Mike Jagger, la boule à thé retrouvée dans la voiture de James Dean et aussi des préservatifs dans des pochettes religieuses, bénis par Jean-Paul II... puis d'un coup se ravise :

... Mais non, c'est une blague ! En vrai je n'ai rien à vendre. Je blaguais, j'ai rien à vendre du tout, je suis comédienne et une bonne... Comédienne ! Vous verrez tout à l'heure... j'adore faire des blagues, pas vous ?... Bon, revenons à nos moutons !... Professionnelle jusqu'au bout des dents ! *(Elle pose son manteau, sort un déodorant et se parfume.)* C'est plutôt coquet ici et ça n'a pas l'air si mal fréquenté. Ça change de chez moi. Chez moi c'est crade, c'est jamais propre ! Pourtant qu'est-ce que j'ai lutté contre la poussière,

j'ai de l'expérience, femme de ménage dix ans au Théâtre Louis Jouvet, ça eût tapé fort dans mon C.V. si je n'avais changé de métier. Quoi qu'il en soit, la poussière, elle, elle fait son chemin. La preuve, elle me suit partout. Et vous pouvez toujours balayer, rebalayer, aspirer, désinfecter, laver, karchériser, vaporetto ou je ne sais quoi, la poussière fait son nid malgré tout, elle passe partout, elle se dépose, et plus elle se dépose, plus elle repasse. Elle est vache la poussière, c'est connu. Elle colle, elle colle, elle s'épaissit et elle vous suit comme de la suie, d'ailleurs j'en ai plein mes sacs. *(Elle sort un vieux T-shirt plein de poussière qu'elle époussette autour d'elle.)*

Oh je connais bien ! Ça a été à temps plein durant des années sans compter la brillance après. Alors aujourd'hui, j'ai décidé de la laisser vivre. Et j'en rajoute et je jette mes merdes de bon cœur, et l'entrée de l'immeuble et la cage d'escalier ! J'en fous partout, je me débarrasse et ça me débarrasse. J'y balance tous mes papiers gras, mes vieux rouges à lèvres, mes stylos pourris coulants gluants... Mais attention y'a que chez moi que je fais ça. Ici, je jetterais pas même un mégot, c'est un lieu respecté, ça se voit, c'était presque propre avant que vous n'arriviez. Je vous jure que ça fait du bien d'en rajouter, des tas de poussière bien grasse ! À moins qu'à mon tour je n'engageasse du petit personnel anti-poussière ? *(Comme une grande bourgeoise.)* « Augustin, mes mules ! Oui, celles avec les anneaux dorés, Augustin, voyons !... » Et dire qu'immaculé sonne aussi bien qu'enculé !

En fait je ne suis pas du tout venue vous prendre la tête avec mes cours poussiéreux ! Je suis un peu en retard, c'est tout. C'est à cause de ce fil. *(Elle montre le fil qui traverse la scène.)* Mon dernier fil, on me l'a piqué ! Faut vraiment être dans la misère pour en arriver là ou être un vrai barjot de fétichiste. C'est vrai, il y a de quoi faire ! Mais bon... Pourquoi justement le mien ? Un ceinturon aurait aussi bien fait l'affaire. Alors j'ai dû acheter en urgence un fil vert. Il faut absolument que le fil soit vert ! L'auteur le veut et moi son

interprète, je l'exécute, enfin je m'exécute. Disons que je me plie à ses caprices pour ne pas trop le froisser et j'achète vert, à crédit et à compte d'auteur. Ce n'est pas toujours facile avec les auteurs. Il est pas là ? (*Elle vérifie un peu partout.*) Non ! Mais je me méfie, une fois il est venu déguisé en Marsupilami et une autre fois en croque-monsieur ! Mais non je blague, je blaguais ! Alors, à cause de ce petit con, j'ai dû passer chez le marchand de couleurs avant de venir, oui j'ai bien dit marchand de couleurs ! Ça existe encore ! Et ça sonne bien plus joli et c'est bien plus tranquille que de faire ses courses chez Intermarmite, Carrecouille, Auchiant ou je sais pas quoi. Au moins on y fait des connaissances. J'y rencontre par exemple outre mon marchand de couleurs (*Au public.*) des tas de gens de ?... de couleur évidemment ! C'est fréquenté, c'est chouette, c'est convivial. J'y rencontre par exemple... ah j'ai son nom sous ma langue ! Oh mince alors ! Bon ça me reviendra...

Voilà, tout est dans l'ordre des choses. (*Elle teste la solidité du fil.*) Ne vous inquiétez pas ! Ça va commencer, juste une petite dernière installation et je suis parée. Ça va, tout est prêt. (*Elle installe le T-shirt sur le fil puis se le colle au visage comme un masque et joue de manière outrancière un passage en anglais de Lady Macbeth puis se ravise.*) Vous allez voir c'est superbe !... Bon !... (*Elle regarde dehors une seconde et revient.*)

Mais attendez ! Une petite seconde d'attention ! Important, importantissimo ! En tout cas, je vous préviens que si mon père entre, je m'assois avec vous (*Elle s'approche d'un spectateur.*) là près de vous, sur vous, tout sur vous et j'arrête tout et vous ne m'avez jamais vue moi et mon fil vert ! D'accord, compris ?... Je peux compter sur vous ! Ça marche comme je l'interprète ?... (*À voix haute.*) "Fil vert prêt ?... " Oui je sais, superstition ! Le vert, la corde, l'œillet... Au théâtre, pas dire non plus « T'es nul, c'était à chier, j'ai bien dormi, j'ai rien compris, oh qu'on était bien assis, oh qu'on était mal assis !... » Je sais ! Superstition ! Depuis que je fais

ce métier, j'en ai appris des choses superstitives, mais le pire qui aurait dû être le meilleur, c'est que je rêvais comme toutes les actrices d'être en haut de l'affiche, d'être connue et reconnue !... Eh bien ça m'est tombé dessus et ça ne m'a amené que des emmerdes et je m'en serais bien passée !

Je m'explique et je vous explique : avant le succès, j'aurais jamais connu mon père et ça n'aurait pas été plus mal. C'est vrai, c'est à cause de cette télé de merde où on me voit partout en ce moment et sur toutes les chaînes, ça n'arrête pas, FR2, LCI, la Trois, les câbles, la sept, les canaux, les satellites... (*Au public.*) Vous ne m'avez jamais vue ?... Ben c'est parce que vous n'avez pas la télé. Pourtant ça marche du tonnerre de feu ce spectacle, tout le monde le sait. Au début l'auteur, il voulait un titre choc style « Gueule de pute » ou « Fille de pute » et il me disait que l'accroche du titre avec un brin de ma vie passée, ça audimaterait à tous les coups. Moi j'étais pas trop pour, mais il n'a pas tort, les gens ils aiment bien ce côté pute réintégrée, le bagnard réinséré, l'Arabe diplômé et tutti quanti... Le tout enrobé d'un peu de poésie et jouée avec talent, je vous jure que ça déménage ! Normal y'a de tout dans ce spectacle, de l'amour, du social, des blagues... Et puis quoi d'autre ? Ah oui des rêves, de la cruauté, du romantisme, un peu de cul et même du papier cul, vous allez voir, c'est vachement hétéroclite, ça catharsise à mort et ça plaît à toutes les catégories sociales tous âges confondus sauf à mon connard de père du nouveau millénaire. Vous avez entendu ? (*Un temps.*) Non ?... J'ai l'alexandrin de l'instinct. Je compte les pieds avec mes doigts : « mon co-nnard de père du nouveau mi-llé-nai-reu... » Douze pieds, juste ! C'était-il pas joli ? Sur le câble, ils ont même dit qu'il y avait de la métaphysique dans ce spectacle ! Tout à fait à l'insu de ce chieur d'auteur la métaphysique ! Il m'a même joliment dit un jour : (*Elle l'imite.*) « Là tu vois Marie, tu es comme dans un milk-shake où se retrouvent tous les sentiments intrinsèquement humains et les émotions inconsciemment retenues dans le non-dit et toi tu es la sève qui coule pour donner la saveur à ce complexe de

mots loin de tout cartésianisme pavlovien. Tu me suis ?» Suivais pas trop, mais drôlement cultivé mon auteur ! Et comme je ne comprenais rien à ce côté universitaire ou universel, j'ai pas fait trop d'études, je suis avant tout une actrice instinctive, alors il m'a glissé à l'oreille : "Il y a de tout dedans et tu ne peux être qu'époustouflante !" Reçu cinq sur cinq, il avait su me parler. D'autant que je savais que si ça ne marchait pas, c'était le retour à la poussière du Théâtre Louis Jovet et son cortège d'époustoufleries ! Plus jamais ça. The past belongs to the past and my eyes look at the future success story of Marie...

Bon, je vais boire un petit coup. (*Elle sort de son sac un verre, puis au barman.*) Ça ne vous ennuie pas si je bois dans mon verre une petite vodka de ma bouteille qui viendrait dans mon verre le remplir sans vider ma propre bouteille ?... Ah la vodkaaa, les steppes à l'infini, les steaks de Sibérie, les spectres de Barbarie... ! (*Chanson russe.*)

Dire que c'est à cause de cette télé de merde que mon père que je n'avais plus vu depuis Mathusalem, il est de là-bas presque, d'ailleurs en tout cas de pas loin, Mothsmagalem ou un truc de ce genre. N'empêche qu'il a réapparu ! Et pourquoi faire ? Pour me faire chier la vie et foutre en l'air ma carrière. Comment il a fait ce vieil Arabe pour me reconnaître devant sa télé pourrie noir et blanc ? Il ne m'avait jamais revue depuis... ? À moins que le gène cafte ? Putain de gène délateur !

Vient donc ce fameux soir qui allait mettre du poil à gratter dans mon destin qui jusqu'à ce jour était peinard, vivable quoi ! Avec des attentes, des projets, des projections, un futur proche et lointain, des brebis de-ci de là... « Fille de personne » c'était tranquille. Eh non, il a fallu que je fasse ce soir-là « cette rencontre du premier type », le premier qui me dit qu'il est mon père. C'était une représentation dans un bar genre Fouquette, rien avoir avec ici. C'était luxe, moquette, soirée privée, champagne, serveurs noir, caviar blanc, caviar noir, serveur blanc, des gosses de riches, des grosses de riches,

des pères et mères de gosses de riches, des riches de riches, des anciens riches, des nouveaux riches, des ruches de riches, le mélange extrême des exemplaires friqués. Vous voyez le genre : qui n'a pas de soucis, pas soucis d'autre que l'I.S.F ! Je le sentais contagieux ce soir-là. Jackpot ! J'avais plus de chance d'être riche à ce moment précis que dans n'importe quel casino ou arnaque de grattage de couilles de numéros de merde qui font tabac, mais que je nommerais plus poliment « prohibition légalisée du racket de l'Etat vers les pauvres gens qui croient encore qu'on devient riche en grattant d'un simple coup d'ongle ! » Et tous y plongent, les pauvres, les filles, les vieux, les jeunes, les femmes, les chiennes. Moi, je ne m'y gratte plus à ces choses-là. Tout le monde sait qu'on est riche dès le berceau ou alors qu'on le devient la main sous la table, mais en tout cas pas en se grattant le poil dans la main. Bon, j'en étais où ?... *(Elle boit.)*

Ah oui ! À nos moutons en bas de laine, à la soirée « gagnez un mec et ses millions avec » ! D'abord j'étais en retard comme d'habitude, mais lors de l'accrochage du fil vert, y'en a un, costaud, beau gars, style Delon du siècle dernier ou Agassi d'aujourd'hui, Paul des Beaux Champs, il m'a dit qu'il s'appelait, quel joli nom ! Et qu'il sentait bon ce « des Beaux Champs », hum ! Le prince charmant quoi, qui galamment se propose de me l'attacher. Le fil bien entendu ! Un vrai galant ! C'est à ce moment que je commence le spectacle juste après l'accrochage du T-shirt, moins pourri que celui-là ! Sur ce XXXXL soirée chic était marqué « Total Fina » en gros gras devant, et derrière « le troisième millénaire est propre » ou une connerie dans ce genre. Eh bien à ce moment-là, je ne vous dis pas dans la salle le délire provoqué par ce T-shirt qui pendouillait comme un corps nu et humide agrippé à une pince à linge : caméra, battements de cœur, photos, flashes, murmures... Le public m'était acquis. Et devant moi qui j'avais ?... Oui, exact ! Le prince charmant du fil vert qui me dévorait des yeux.

Imaginez une actrice et une actrice qui grimpe et en plus fille

de pauvres ! Ça se voit sur ma gueule, c'était du meilleur exotisme pour lui et son milieu ! Et il me plaisait. Il me plaisait beaucoup. Il m'aurait plu même s'il avait été sans un?... S'il n'avait pas eu de... Non tout compte fait il m'aurait pas plus, mais bon, il en avait. Je m'approche donc de lui avec mon merveilleux monologue qui lui noue la gorge et lui serre le pantalon, j'ai vu les deux, je vous jure j'ai vu les deux ! Quand mon père débarque comme une furie style (*Imite l'accent arabe.*) « je suis habillé correctement, mais ça va cogner ! » et avec son accent plus terroriste qu'exotique, il se met à gueuler : « je préfère encore que tu fasses la pute que l'actrice ! » Et moi qui lui réponds en gueulant encore plus fort : « c'est bon, papa, j'ai fait les deux ! »

Mais de quel droit il se permet ce type, je le connais même pas ce mec qui a baisé ma mère, il y a plus de trente ans ! Va fan culo ! Oh l'ambiance ! Mon prince charmant, les yeux plongés dans son assiette, tout d'un coup très concentré sur son foie gras comme s'il n'en avait jamais mangé de sa vie. Et voilà le pot au lait cassé qui disparaît sans toucher son cachet. Et adieu les Beaux Champs à perte de vue, adios Paulo de los bellos campos fuera de vista... Tout ça à cause de cette télévision et de mon père encore vivant ! Alors maintenant, c'est son truc : savoir où je joue le soir. Il n'a rien d'autre à foutre ce barbon de retraité. Il est vieux, mais les tempêtes lui ça ne l'a jamais fait pas tomber ce vieil arbre ! Ses racines c'est du costaud, elles vont jusqu'à Moustagalem. Et si encore je pouvais compter sur une bonne canicule ! Eh non, c'est un vrai chameau sub-saharien, oui !

En fait, ce soir-là j'ai pleuré comme une madeleine, plus de bas de laine ! Depuis, on s'informe de mon spectacle, comme pour une rave party quelques heures avant, en catimini. J'ai même pensé quitter le territoire et faire une carrière internationale, éventuellement. (*Au public.*) Et pourquoi pas ? Je parle le français comme tout le monde.

Bon, je bois un coup ! Vodka ! (*Au barman.*) Vous servir Vodka ! Moi à vous, merci ! Guestelemen ebga nioucla ! (*Elle*

boit et trinque.) Gravaistiva akanoubchik ! Santé ! Yastre azoigher ! Santé sans barreaux ! *(Elle rit.)*

Quand il est venu dans le Fouquette chic, celui qui croit qu'il y a « génie » dans géniteur, c'était juste après notre première rencontre plus humaine dans un bar près de chez lui dans le nord parisien. Il était habillé dans un jogging satiné rayé Adidas avec chemise incrustée de taches transpirantes. Bien intégré le papa, le vrai Gaulois musulman. Disons qu'au début, on a parlé sans gueuler, une fois, la première fois, pas longtemps d'ailleurs, juste avant que le garçon nous encaisse vers la fin de l'engueulade ou qu'il commande vers le début des griefs ! En tout cas, je sais qu'il a fini par m'accuser à l'accuser de m'avoir abandonnée dans les bras de Madame la DASS. *(En imitant son accent.)* « J'aurais jamais dû, j'aurais jamais dû... » Et vas-y flagelle-toi et encore et encore gentil papa et acquiesce ma fille à cet émouvant repentir ! Moi, je m'en battais les ovaires de ces lamentations ! Et pour terminer cette rencontre émotionnante, je lui propose un peu de blé que je n'ai pas pour qu'il me laisse tomber et là-dessus il me répond en pleurnichant qu'« il vaut mieux avoir reçu son éducation dans une bonne famille d'accueil normande que dans une famille avec un papa arabe et une maman pute, pure France ! » Mais qu'est-ce qu'il en sait, lui ? Famille d'accueil normande ou picarde, c'est aussi un métier payé et avec avantages en nature, petite fille de ménage gratos, sans compter celles qui passent de la vaisselle à la casserole pour renflouer les fins de mois de cette charmante et joliment dite « famille d'accueil ». Famille d'accueil, famille nombreuse certes, mais pas heureuse. Des oncles beaucoup d'oncles, des copains d'oncles, des cousins d'oncles. J'ai fini par connaître intimement tout le village, surtout les hommes de près et les femmes de loin. Elles vous fuient parce que vous n'êtes bonne qu'à coucher qu'elles disent. Mais moi j'ai jamais couché, ils m'ont couchée, nuance ! À onze ans, je trouvais cela naturel d'autant que « famille d'accueil » l'accueillait avec un certain naturel. Je ne me souviens pas si j'ai pleuré. Je me souviens

seulement que ça a duré, c'est tout. De toute façon, je ne referai pas l'histoire et je vais donc enfin commencer ce joli spectacle par ce fameux monologue qui prend aux tripes et aux triples.

(Au barman.) Mais avant une dernière petite vodka ! *(Elle boit.)* Raspoutine, Potemkine, Poutine, Mouchkine, Sarcozkine, Chickine, Ségoskine... Bon, je commence ! Concentracione... Vous allez voir c'est tellement émouvant. *(Elle sort un rouleau de papier toilette et sur le fil accroche au fur et à mesure des feuilles, puis très lyrique entame son monologue.)*

*Les papiers gras c'est comme les feuilles en automne, sauf que chez moi, c'est toujours l'automne. Les cannettes, les boîtes à carton, c'est comme la neige en hiver sauf que chez moi, c'est toujours l'hiver. Les sacs plastique c'est comme les bourgeons au printemps sauf que chez moi, c'est toujours le printemps. Ça va, pas trop chiant ? Les gosses en vadrouille c'est comme les chaleurs de l'été sauf que chez moi, c'est toujours l'été et quand je reviens, c'est déjà l'automne ! Ça va, pas trop monotone ? C'est petit pourtant, deux immeubles de haute taille pas encore gris, ni roses, à peine cinq cents familles, huit arbres dont un tout petit dernier planté dans le cadre de la campagne anti-violence : « planter un arbre dans la cité vaut mieux que planter son voisin. » Quoique !... Quand je pense à ce gros beauf de voisin du dessus qui pue grave parce qu'il se lave moins qu'il lave sa Renault tous les dimanches, je me le planterais bien celui-là. Surtout quand il me laisse passer devant lui dans l'escalier pour mater mon petit cul. Oui petit ! *(Au public.)* Vous voulez voir ? Eh, non ! Blague, blague, blague. Eh bien dans l'escalier, c'est trop tard il me colle, je suis coincée pour redescendre. A cet instant qui me répugne au plus profond, je n'ai qu'une envie, c'est de lui tordre la tête pour la lui coincer à l'envers dans les barreaux et qu'il regarde sa bite écorchée vive se balancer entre ses deux clochettes ! C'est le premier arrivé dans la cité, mais c'est le dernier qui en*

partira. Alors que c'est si beau la cité ! C'est joli, moi ça m'évoque la démocratie, Athènes, le Parthénon, la feta, Socrate, les olives, Eschyle, l'Ouzo, Aristote, le Retzina, la Vodka...

(Au barman.) Allez, une petite dernière. Vodka please sir !
(Elle boit.) Merci. *(Elle chantonne une chanson grecque.)*

Ben j'en étais où ? Ah oui donc... je devais continuer après l'automne... Non, le petit arbre planté... Oh je ne sais plus où j'en suis ! En tout cas ce qui est sûr c'est que le voisin beauf, il ne rentrait pas dans le texte.

Vous auriez vu au Fouquette ce monologue ! Il remuait les gens beaucoup plus qu'ici. Il s'en dégageait une émotion si intense avant que mon père avec ses menaces n'y venasse aviné casser ma poésie. Émotion plus forte encore que lors de l'accrochage du T-shirt aux armes de leur société de gaz et d'essence ! Les riches finalement ils sont hypersensibles à la détresse. Je voyais les yeux de Paul débauchant, de mon jeune et beau riche prince charmant, se cristalliser pour retenir ses larmes comme de petites pépites d'or qui couraient dans le torrent de son corps. Vous avez entendu ? Eh oui douze pieds encore ! *(Au public.)* Non, je ne veux pas dire que vous êtes insensibles, mais je dirais plutôt que vous êtes quelque peu blasés, un petit peu intello ce soir, n'est-il pas ? Vous regardez trop la télévision avec ses cortèges de misères alors... et je suis sûre que vu la promo que j'ai reçue sur toutes les chaînes, vous vous attendiez à voir ou à toucher quelque chose de plus cru, de plus cul ! Eh ben, non ! C'est poétiquement pas tant cru, ni cul que ça ! Si tant est que cul il y a ou que cul il y aurait ! *(Elle rit.)*

Hum qu'est-ce que ça sent bon ! Le bon parfum ! Comme je l'aime !... Qui le porte ?... En tout cas, celui-là il me délecte les narines et tout ce qui s'ensuit jusqu'au bas de mon petit corps qui fricotte. Vive les faiseurs chimistes des odeurs ! J'aimerais bien savoir qui porte ce joli parfum ? *(Elle s'approche du public et fait des commentaires sur quelques parfums ou odeurs.)* Ah merde, c'est une femme qui le porte !

C'est un parfum mixte ! J'ai cru un moment que c'était celui de mon petit débauchant. Eh ben non tant pis.

(Vers le barman.) C'est payant ici ? Bon, ben d'accord... Alors combien je vous dois ? Ne comptez pas le verre s'il vous plaît. Souvent avec le verre, pour quatre on m'en donne un... Ici, non ! Bon... *(Elle règle et débarrasse le fil à linge.)* Chacun ses règles !...

Je suis désolée pour vous ce soir, mais je ne me sens pas d'aller au-delà du bout de mon monologue et vous n'aurez donc pas vu l'intégral, je suis anéantie épuisée harassée fourbue, mais ne vous faites pas de souci ! Vous pourrez le voir sur Arte, le vingt-six août à vingt-deux heures quarante-cinq, notez bien le vingt-six août, oui notez, dans la soirée Thema *(Elle réfléchit.)* « Il y a-t-il une issue après le trottoir ? » Non, ce n'est pas cela le thème, c'est : « Y'a-t-il une pute après la pluie » Non, non ! « Les paraputes de la pluie »... Non plus, ce n'est pas cela, non, non... En tout cas, c'est le vingt-six août à vingt-deux heures quarante-cinq à la télévison. Mais mieux encore, que je suis distraite ! J'ai là des cassettes. *(Elle sort de son sac quelques VHS.)* Je les ne vends pas cher, pas cher pour ce que c'est. Vingt dollars et en VTT... en DVD vingt-cinq. Que dalle quoi ! Et c'est l'intégrale de trois heures avec des interviews, le pourquoi du comment, ma vie, ma réussite dans le métier, mes spectacles, les tournées, etc. etc. Ce qu'était Marie Pitié et ce qu'elle est devenue. C'est moi Marie Pitié ! *(Elle a une cassette en main.)* Non, ça c'est avec Dirk Bogart et ça avec Dustin Hoffman. Oh le rôle que j'avais ! *(Elle l'imit.)* « Would you love me after fucked me under the sky of the fifth avenue... ? » And il répondait : « Yeah, I will ! » Gérard, Bruce et Fabrice, ils m'ont tous félicitée. *(Elle a en main une autre cassette.)* Et ça c'est quoi ? Ah oui « La clepsydre » ! C'est un ami qui me l'a prêtée, il dit que c'est un film intelligent, on verra bien. En tout cas je dois continuer à me cultiver, j'ai pris un peu de retard. Kirt, il dit que ça ne se voit pas trop, il est gentil ce Kiiiiirt... He touche grave me my heart, yes Kirt ! *(Un temps.)*

Oh merde, j'ai tout sauf mes cassettes.

Bon ne bougez pas ! Vous pensez que vous pouvez attendre combien de temps ? Une petite heure ? Non, c'est beaucoup pour vous. Une demi-heure, oui ? *(Très vite à voix basse.)* Donc il faut que j'aille jusqu'à Répu direction Pantin, je change pour le A, je me fais contrôler, je m'en fous, j'ai mes papiers, je descends à Aulnay, y'a un mec qui fait chier, je lui en colle une, le deux cent trente-huit arrive... Oh la la je le sens pas dans la demi-heure. *(Au public.)* Une heure c'est vraiment trop ? Oui... Bon ben, tant pis. Ah oui c'est vrai, j'allais oublier. Que je suis sotté ! Les cassettes sont en vente à la FNAC dans le rayon, heu... Oh vous m'avez l'air dégourdi, vous trouverez bien tout seul. Au fait en plus je dédicace samedi prochain, le matin, là-bas à la FNAC. Oui, oui ! Juste à côté de la banquise, à côté de la marquise, près du basilic, de la basilique de... Oh vous m'avez l'air dégourdi, vous trouverez bien tout seul. Venez nombreux, vous serez nombreux.

En tout cas quel bonheur de jouer ce fut, ce fut de jouer ce petit bout pour vous, avec vous ce fut... sans que... Sans que quelque géniteur ne viennasse me casser ma baraque, ce fut ! J'ai là aussi des photos. *(Elle en sort de son sac.)* Alors s'il y a un prod ou un réa, un met, un op, un dir de cast, ou un cam, qu'il se fasse connaître, je lui en laisse une avec mes coor. Y'a pas !... Bon tant pis, une prochaine fois !...

Donc, à bientôt ! À samedi matin, hein ? Huit heures, ce fut... *(En sortant.)* Sept heures et demie, huit heures, neuf heures... Ou bien le seize novembre à vingt-deux heures quarante cinq – vingt-trois heures. Vingt-trois heures et huit heures, ça fait combien cela ?... Trente-et-un moins vingt-quatre égale sept heures. Ah bon, ce fut sept heures...

